

Grammaire et pensée allemandes

M. Jean-Marie ZEMB, professeur

Le premier cours, plus technique, s'attachait à la manière dont « *les mots éclairent les mots* ».

Cette question se pose différemment selon qu'il s'agit de néologismes, au demeurant absolus (sans définition dictionnaire) ou relatifs (s'agissant de l'allemand comme langue étrangère, appelée à recevoir le statut de langue européenne majeure, administrativement s'entend) ou de vocables polysémiques (dont l'ambiguïté virtuelle est censée levée par le 'contexte' ou/et le 'cotexte' de l'emploi). En outre, selon qu'il s'agit de la langue écrite ou de la langue orale, l'homophonie ne crée pas toujours les mêmes difficultés que l'homographie. Il se trouve qu'en matière d'orthographe, les discussions, voire les querelles, suscitées par les différentes réformes proposées successivement, d'amendement en amendement, ont invité à resserrer l'angle et à consacrer le cours à l'*écriture* en privilégiant ouvertement la *lecture* 'xénophile' et le *traitement automatique*, deux aspects qui semblent n'avoir guère retenu l'attention d'une commission plus soucieuse de modifier le passé en amendant si possible certaines conventions unificatrices du début du siècle, que de préparer l'avenir en favorisant les signifiants 'calculables' et en tenant compte des difficultés particulières aux non-germanophones cultivés désireux de lire certains textes scientifiques et techniques, administratifs et juridiques, voire politiques ou philosophiques, dans une version originale qui pourra faire foi dans l'Europe de demain.

Une minorité importante voulait supprimer la majuscule allemande. Elle s'appuyait en cela sur de savants précédents historiques (l'un des frères Grimm notamment), sur la volonté d'épargner à l'école l'embaras de certains choix, les uns ardues et les autres spécieux, sur le modernisme discret d'une intégration européenne à la danoise, et, du moins à l'époque héroïque, sur l'allergie présumée de l'informatique aux signes diacritiques telles que *ä, ö, ü* et, surtout, *ß*, qui font songer aux *é, è, ê, à, ù* et à cet accent circonflexe français qui semble retrouver la faveur amusée de quelques-uns de ses plus farouches contempteurs. Dans les années cinquante, quand les factures d'électricité et de téléphone étaient libellées

en capitales, la méprise des profanes était d'autant plus compréhensible que l'usage de la majuscule — certains en dénonçaient même l'effet inhibiteur d'une barrière sociale ou/et culturelle — ne paraissait guère favoriser la communication.

A l'origine, s'agissant des performances des imprimantes, ce n'était pas à la majuscule en tant que telle que les prospecteurs estimaient qu'il faudrait renoncer, mais à l'opposition entre les deux formes, les futures capitales n'étant à proprement parler ni des majuscules ni des minuscules. Les informaticiens ne tardèrent pas à réhabiliter et à exploiter avantageusement les signes diacritiques. Mais le feu avait pris. Le débat linguistique ne porta plus sur la majuscule en tant que telle, même en tête de phrase ou à l'initiale des noms propres, mais spécifiquement sur son emploi à l'initiale des noms communs.

Les historiens noteront plus tard que dans ce domaine aussi, la fonction créa l'organe. Le grammaire scolaire et universitaire allemande traditionnelle ne s'était guère souciée de la distinction entre le propre et le commun, sauf pour quelques adjectifs intégrés dans des titres ou dénominations. Comment classer par exemple les collectifs ? Les lapsologues confirmeront que la confusion, en français, de l'Allemand et de l'allemand est fréquente, surtout au pluriel, de même qu'on lit de plus en plus fréquemment « la séparation de l'*état et de l'*église » au lieu de « la séparation de l'Etat et de l'Eglise ». Faisant feu de tout bois, certains défenseurs de l'usage installé firent observer que ses conventions dispensaient fort heureusement d'ergoter sur le propre et le commun. Cet argument est cependant plus honteux que malicieux, car la caractérisation des noms propres, par exemple par des petites capitales, sera demain encore plus utile qu'elle ne l'est déjà depuis quelques décennies dans la plupart des publications scientifiques.

A l'époque de l'installation d'une commission internationale ad hoc, les progrès de l'informatique favorisaient déjà le déchiffrement immédiat des différences, d'autant plus que leur établissement par le calcul s'avérait souvent coûteux et parfois indécis, comme l'avait démontré *nolens volens* à l'Université de la Sarre le « *Sonderforschungsbereich 100* » en condamnant les substantifs au bas de casse.

*

Le changement de mentalité demeure cependant énigmatique qui renforça l'élan des partisans de l'abandon de la majuscule. Certains attendus donnent l'impression d'une réaction de dépit : « tant mieux si la minuscule paralyse l'ordinateur ! » De la langue de bois, les contempteurs de la majuscule des substantifs passèrent à la langue de velours. Ces iconoclastes faillirent bien l'emporter en débaptisant l'opération de *radikale Kleinschreibung* en *gemäßigte Großschreibung*, le qualificatif 'modéré' se substituant à celui de 'radical' pour séduire ainsi parmi leurs adversaires les moins sceptiques et les plus enclins au compromis. L'argument, du type *pâté d'alouette*, prétendait « conserver » la majuscule à l'initiale des phrases et des noms propres pour abandonner « seulement » celle des noms communs, laquelle était justement l'enjeu du débat, la 'majuscule allemande'.

S'il fut renoncé dès l'automne 1993 à l'abandon de la majuscule des substantifs, ce ne fut cependant pas au bénéfice du *statu quo*, le pendule balançant du moins de majuscules au plus de majuscules. Dorénavant, les mutations fonctionnelles ne donneront plus lieu à des transcriptions spécifiques, et l'on n'aura plus à hésiter entre les types <*an Stelle*>, <*in bezug auf*> et <*anstatt*>, la seule présence d'une préposition imposant l'emploi de la majuscule, p.ex. dans '*auf Grund*'.

En la matière, les cas particuliers foisonnent, de sorte que tout bilan des avantages et des inconvénients serait présomptueux. Au lieu de se dissoudre dans une 'locution prépositive' (*klein und zusammen* — éventuellement après une sorte de stage *klein und getrennt*), les ci-devant noms communs devraient au terme d'un septennat d'accoutumance, garder leur uniforme d'origine (*groß und getrennt*). En dépit d'initiatives publicitaires qui pourtant se multiplient depuis quelques années, la « majuscule intérieure » n'a pas séduit les linguistes lexicographes consultés. Tout en acceptant '*StudentInnen*' et '*LehrerInnen*' pour »étudiant[e]s« et 'instituteurs/-trices', la commission ne semble pas avoir examiné les avantages de la soudure il est vrai présentement choquante* '*aufGrund*'. Il n'en reste pas moins que deux aspects de la mutation instrumentale des lexèmes demeurent difficilement conciliables, à savoir la production de complexes simples, comparables aux outils français que sont *afin de*, *parce que*, *à côté de*, voire *quitte à*, et la grande longueur de ces intermédiaires, tels *au milieu de la section du dessus du toit du garage*, où Bernard Vauquois prenait plaisir à taquiner quiconque voulait articuler la cascade en trois parties : l'introductive, la nucléaire et la complémentaire.

Spontanée ou lexicalisée, la multiplication des niveaux de fonction relève de la nature. Les solutions de facilité ne sont sans doute pas moins naturelles. A tout prendre, il est également naturel que des instances reconnues émettent 'positivement' critiques, condamnations, recommandations et autres 'normes' : des « *écrire — ne pas écrire* » pourraient compléter les « *dire — ne pas dire* ».

*

En ce qui concerne l'usage de la majuscule, on a voulu à tort départager les abolitionnistes soi-disant modernes, voire postmodernes, et les conservateurs endurcis, réputés peu xénophiles. A y regarder de très près, le contraire paraît moins douteux.

En effet, comme les textes techniques, scientifiques, juridiques ou politiques allemands comportent une proportion importante (facilement les deux tiers du vocabulaire, si l'on ne compte pas les mots-outils) d'archilèxèmes européens communs, p.ex. */oxydierte/* ou */konstituierte/*, et que la forme de ceux-ci ne leur affecte pas une fonction spécifique, mais que cette fonction doit être comprise pour assurer la compréhension de l'ensemble, la syntaxe seule, en raison des diverses positions que peut y prendre le verbe, ne suffit pas à assurer la reconnaissance des divers rôles des mots dans la phrase. Quand un terme peut être

substantif, verbe ou adjectif/adverbe, soit, à deux, au moins NV, NA, AN, AV, VN et VA, les deux positions du verbe allemand alourdissent en effet la combinatoire au point de décourager le lecteur qui ne trouverait plus, si le rôle du substantif se trouvait banalisé, *neutralisé*, ces leviers de la compréhension que fournit *a priori*, ou du moins provisoirement, le marquage des rôles opposés des substantifs et des non-substantifs.

C'est dans ce sens que malgré certaines hésitations de l'usage (et de ses normes largement empiriques), la majuscule du substantif allemand peut être considérée comme un signe suprasegmental (*Satzzeichen*). Son emploi accélère considérablement la lecture dans la mesure où son absence, soit <V, A, pas N>, renseigne autant que sa présence, soit <N, ni V ni A>. Ce trait « miséricordieux » de la majuscule ne semble pas avoir retenu l'attention des réformateurs ; de fait, il déplace la ligne de démarcation entre la xénophilie et la xénophobie.

*

Dans le premier tome de la *Vergleichende Grammatik* (1978), le choix des termes 'lexème', 'lexis' et 'archilexème' devait permettre d'aborder pour ainsi dire dans la foulée les *graphèmes*, lesquels paraissaient à l'époque ne pas devoir ou même ne pas pouvoir être pris au sérieux par des grammairiens ; en effet, le *Großer Duden (Band 4 : Grammatik der deutschen Gegenwartssprache)* ne leur accorda un traitement spécifique que récemment, dans les quatrième et cinquième éditions, sous le titre, au demeurant limitatif, de « *Der Buchstabe und die Schriftstruktur des Wortes* » censé faire pendant au chapitre, de même taille, « *Der Laut und die Lautstruktur des Wortes* », chacun remplissant une trentaine de pages.

L'*archilexème* — postulat pour les uns, axiome pour les autres, simple fait d'observation et d'expérience pour les traducteurs inquiets, ou soucieux, de justifications théoriques — transcendait les *fonctions* particulières attachées aux *lexèmes*. Ceux-ci, conçus comme des états transitoires, 'fonctionnels', des *archilexèmes*, s'avéraient d'autant plus compatibles avec le catalogue traditionnel des 'parties du discours' ou « espèces de mots » que celles-ci autorisaient parfaitement transhumances passagères et mutations définitives.

Les fonctions grammaticales — regroupées sous le terme de « *Kasus* » — définissaient ainsi le *lexème* particulier simple ainsi que son équivalent complexe, la *lexis*. Cette relativisation des *lexèmes* offrait d'ailleurs l'avantage de dispenser d'étiqueter nombre de déterminants dans des composés du type de *Leichtathletik*, *Vielzahl*, *Schnellpost* et autres *Grünschnabel*. En outre, elle incitait à être moins sévère pour des notions telles que « *verblasste Substantive* », auxquelles il est fréquemment reproché non sans superbe d'être 'trop approximatives', alors que leur « valeur approchée » devrait justement inciter tout analyste de système à redoubler d'attention.

*

Qu'il s'agisse de la lexicographie ou de la ponctuation, le traitement « linguistique » de l'orthographe lassa rapidement une opinion publique prise à témoin, même si des propositions irréfléchies prirent une allure de *Kulturkampf* rallumé, comme cela fut le cas pour la suppression de la majuscule de l'adjectif dans *der Heilige Vater*. Pour calmer le jeu, le germaniste français et le romaniste allemand pourraient citer le dictionnaire moderne Larousse qui donne à partir de « saint-père » (*der heilige Vater*), et à partir de « saint-siège » *Heiliger Stuhl*, car « le saint-siège » y est bien obtenu à partir de *der Heilige Vater [der Papst]*, comme le « Saint-Sépulcre » à partir de *das Heilige Grab*, alors que les équivalents du « sacrum », *das heilige Bein*, et de « l'ancre principale », *der heilige Anker*, n'accordent pas davantage de majuscule à l'épithète que *die heilige Einfalt*, pour « sancta simplicitas », contrairement à *die Heilige Genoveva*, pour « sainte Geneviève ». La dichotomie précipitée est donc mauvaise conseillère, surtout si y sont associées des arrière-pensées socio-multiculturelles.

*

L'observateur qui tente d'être impartial ne peut cependant manquer de noter un embarras singulièrement paradoxal : d'une part, une certaine fringale de formalisation conduit à légiférer allègrement ; d'autre part, les pesanteurs de l'alamodisme interdisent de poser des questions dites de fond.

C'est ainsi que nombre de faits graphématiques sont dénoncés à tort comme relevant d'un désordre affligeant, sans que soit envisagée l'hypothèse valérienne que tel désordre apparent est en réalité un ordre dont on ignore les principes. Un second exemple en est le ci-devant projet — abandonné à la suite d'une levée massive de boucliers — d'introduire un *-c-* dans *Paket* pour soi-disant régulariser la série des *packen, schnacken, Nacken, ..., Zacken* etc. [tous à tonique brève] et ce en dépit du manque d'analogie dû à l'absence d'un terme comparable à **Packet* ; *Racket* et *Krocket* relèvent évidemment d'un autre schéma, et *Paket* fait bonne famille avec *Komet* et *Planet*, *Magnet* et *Signet*, *diskret* et *Dekret*. Un mot courant devait-il être troqué contre un néologisme ? Il n'en était rien : les propriétés phonétiques de *Paket* devaient demeurer intactes, bref « *Packet* » ne devait surtout pas être prononcé <*Packet*>, et l'exception culturelle ne devait être réduite qu'en apparence.

En réalité, cette pseudo-germanisation de la graphie ne se réduisait pas à une demi-mesure, car elle allait favoriser une tendance déplorable en privant de son profil *lisible* un emprunt *audible*. Si l'on tient compte de la terminologie des *Fachsprachen*, le lexique de la langue allemande est constitué pour plus de 90 % de mots tirés du vocabulaire scientifique, technique, administratif, juridique, médical, etc. d'allure gréco-latine. Son trésor s'accroît dans les mêmes proportions, car ce sous-système demeure très productif, sans doute à cause d'une demande de plus en plus pressante, mais aussi parce que ce sous-système a gardé, grâce à sa prononciation autonome, la vitalité d'une articulation différenciée de ses formants, notamment de ses suffixes, p.ex. *-at*, *-os*, *-osität* etc. L'aventure de

Pa[*²c]ket illustre sans ambiguïté le fait qu'un désordre apparent, ponctuel, peut cacher un ordre réel, profond et général, plus facilement qu'un train ne peut en cacher un autre.

*

Un second type de « réductionnisme » semble avoir pesé comme une malédiction sur les intentions « simplificatrices » originelles des novateurs. S'agissant de la soudure graphique, p.ex. dans *leichtmachen*, *freisprechen*, mais aussi *auf- und zugehen*, l'antéposition du verbe fut considérée comme définissant la normalité : *macht... leicht, spricht... frei, geht... auf und zu*. A vrai dire, l'interprétation du principe pragmatique « *auszugehen ist von der Getrenntschreibung als Normalfall* » pourrait entériner la compatibilité de ce primat avec une domiciliation préférentielle des archilexèmes, mais la terminologie alamodiste la plus éculée dissipe les doutes : serait <séparable> non le verbe, mais son <préverbe> (fort).

Le même renversement de perspective affecte également la présentation de la « conjugaison », où *ist... gekommen* prend l'avantage sur *... gekommen ist*.

Il s'agit bien sûr du calque alamodiste qui introduisit dans les grammaires allemandes, il y a près de trois siècles, non seulement l'ordre français soi-disant direct (*gerade*), p.ex. *est... venu(e)*, mais également des énigmes tenaces, lesquelles firent d'ailleurs préférer à l'analyse sereine le recours à quelque « génie — selon le contexte flatteur ou déplorable — d'irrationalité de la langue allemande ».

L'une de ces énigmes consiste dans l'interdiction de déduire **ist... worden bewiesen* à partir des prémisses pourtant avérées *ist... [ge]worden* et *wird... bewiesen*. Il suffit cependant de renoncer au faux modèle — on peut aussi parler, techniquement, de préjugé ou d'*a priori* — pour découvrir la cohérence parfaite des systèmes centrifuge et centripète : *vient en retard, est venu en retard, pourrait être venu en retard*, et, symétriquement, *zu spät kommt, zu spät gekommen ist, zu spät gekommen sein könnte*, modifiés, pour marquer l'assertion, en *kommt... zu spät, ist... zu spät gekommen et könnte... zu spät gekommen sein*. C.q.f.d. : *bewiesen worden ist*, qui maintient l'ordre relatif des constituants de *a été démontré*, autorise les arrangements, parfaitement motivés et nullement obscurs : *... ist... bewiesen worden, bewiesen ist... worden, bewiesen worden ist...*, mais justement ni **worden ist... bewiesen* ni *... ist... worden, bewiesen*.

Dans le cas de *freisprechen*, de *gutschreiben*, de *gefangennehmen* ou de *auseinandersetzen*, considérés par les auteurs des propositions officielles de *Neuregelung* — que cette soudure ne semble guère avoir intrigués — comme des exemples à ne pas suivre ou du moins comme des sortes d'accidents qu'il ne faudrait pas multiplier, on relève la réticence, au demeurant compréhensible, à passer d'un *sens propre* des séquences discontinues à un *sens figuré* des expressions soudées. « *Von der Getrenntschreibung soll als dem Normalfall ausgegangen werden* » : comment ne pas souscrire à ce principe s'il ne s'applique qu'au passage — souvent occasionnel et parfois fort discret — à un sens figuré, au

demeurant difficile à définir ? Mais on ne voit pas ce qui permettrait d'appeler 'figuré' (*übertragen*) le sens de « *frei* » et de « *auseinander* » dans les exemples cités.

La formulation peu rigoureuse des attendus semble traduire une notion univoque du signifié correspondant au signifiant de la soudure, comme si *freisprechen* (déclarer non coupable) exprimait une disposition forfaitairement 'plus simple' que *frei sprechen* (parler librement), alors qu'il s'agit d'une disposition carrément 'moins simple', savoir d'une attribution indirecte : '*frei*' y est attribué à l'objet, '*der Angeklagte*'.

Tandis que le français mobilise à cet effet la locution au demeurant assez lourde en *-ment* (le dictionnaire en a recueilli des milliers), p.ex. pour /trouver une solution/, l'adverbe de manière, /facilement/, opposé à l'attribut de l'objet, /facile/, l'allemand indique ce changement de dispositif par un prosodème approprié, rendu par le graphème beaucoup moins spécifique de la soudure : *freisprechen*, mais également *mündigsprechen*, *heiligsprechen*, *vorschreiben*, *umschreiben*, ou, selon l'un des membres démissionnaires de la commission, *kaputtregeln*.

L'opposition entre *spricht... frei* (pour *frei sprechen*) et *spricht... frei-* (pour *freisprechen*) permettrait en tout état de cause de distinguer 'formellement' les deux expressions et de faire ainsi l'économie de déductions sémantiques 'cognitives' apparemment banales, mais rapidement douteuses, et finalement coûteuses, en matière d'analyse automatique.

*

En tout état de cause, l'absence de dénomination spécifique pour l'*attribut de l'objet* dans les grammaires allemandes usuelles — et partant une lacune dans l'instrumentaire du grammairien — semble réclamer un examen plus approfondi. Le cours de 1995/96 appelle ainsi une suite prochaine afin de dégager les tenants et les aboutissants de la non-reconnaissance de la polysémie de la soudure et pour esquisser une théorie générale de la fonction de l'*Objektsprädikativ*.

*

La polysémie de son 'contraire', savoir la discontinuité soulignée par la *virgule*, fut assez largement traitée à propos de l'autonomie de l'*apposition*. Les règles de la ponctuation allemande, de l'ancienne comme de la nouvelle, imposent une virgule avant tout « *Gliedsatz* » ou « *Nebensatz* » et négligent ainsi l'opposition des prosodèmes qui concerneraient par exemple les deux séquences homographes mais non homophones « *die Abgeordneten, die gegen die Vorlage gestillt haben...* » et « *die Abgeordneten, die gegen die Vorlage gestimmt haben...* » dont la version française permet d'opposer les graphèmes correspondants aux prosodèmes — *et aux contenus !* — de « les députés qui ont voté contre ce projet... » et de « les députés, qui ont voté contre ce projet,... ».

On pourrait certes concevoir une sorte de « désambiguïisation préalable » qui ne ferait certes appel qu'à des matériaux connus, mais qui les affecterait de manière biunivoque aux différents schémas textuels.

Si une telle discipline prophylactique n'aurait cependant que peu de chances de s'imposer universellement, c'est que dans la majorité des cas l'interprète humain restreint les choix sémantiques au fur et à mesure de la construction 'itinérante' du sens. Si on sait déjà que tel projet fut voté à l'unanimité ou accepté malgré une forte minorité, la séquence « *die Abgeordneten, die...* » n'engendrera aucun quiproquo. [En l'occurrence, les innovations n'ont pas été soumises aux instances parlementaires.] On aura raison de faire remarquer que la désambiguïisation requise n'intervient souvent que tard, voire trop tard. Cela tient autant à l'imprudence du locuteur qu'à une méprise quant au savoir préalable des interlocuteurs. On peut donc estimer qu'un procédé d'opposition à la fois phonématique et graphématique apporterait une plus-value appréciable.

L'inertie des mécanismes installés est considérable. Ainsi, on sait qu'en français les relatifs *lequel, laquelle, lequel(le)s* n'introduisent jamais une déterminative, mais que les relatifs *qui* et *que* peuvent introduire une descriptive, apposée, aussi bien qu'une déterminative. On aura remarqué en passant qu'à la différence des premiers, les seconds permettent d'opposer 'cas' ou fonctions, ce qui fait de notre comparaison une belle leçon de complexité. Néanmoins, l'allemand aurait lui aussi de quoi éviter toute ambiguïté. La construction « *diejenigen, welche()*... » impose la référence déterminative, spécifique (*einschränkend*). La reconnaissance automatique serait définitivement facilitée par l'affectation de *welcher, welche, welches, welche* aux déterminatives et de *der, die, das, die* aux descriptives [... ou l'inverse, certes], mais un tel changement de comportement lexématique serait plus difficile à obtenir que bien des modifications simplement orthographiques. De même qu'en français, la charge casuelle de *qui/que* interdit la réduction au simple lien formel, le 'mot' allemand qui sert de relatif commun, *der, die, das, die*, indique aussi, plus souvent, l'article, voire, moins souvent, le pronom démonstratif ; s'il n'était pas noté *daß* ou, bientôt, *dass*, mais simplement, comme il se prononce et s'entend, *das*, il faudrait tenir compte des difficultés immenses qu'apporterait le risque de confondre le relatif *der* avec l'article *der*. Les oppositions protectrices *le/qui* et *le/lequel* interdisent de transposer 'purement et simplement' à l'allemand la technique de l'emploi et du non-emploi de la virgule française. Mais comme l'allemand oppose fortement le prosodème 'intégrant' de la détermination et le prosodème 'parallèle' (autonome) de l'apposition descriptive, et comme l'usage des tirets, voire des parenthèses, n'y est pas inconnu, on pourrait imaginer une réforme au demeurant assez simple des règles de la ponctuation : une virgule allemande là où le français enchaîne sans virgule, mais des tirets allemands à l'emplacement des virgules-parenthèse du français. La sémantique n'en serait pas affectée, et cette notation rendrait plus scrupuleusement la monnaie des prosodèmes...

On n'imagine pas — ou plutôt on imagine assez bien — le tollé que soulèverait pendant longtemps une telle amélioration de l'usage de la virgule. Aussi bien convient-il de procéder à une comparaison très minutieuse des dispositions 'anciennes' et des 'nouvelles' régissant l'emploi de ce signe de ponctuation. A une différence près, dont l'importance sera jugée minime par les uns, calamiteuse par les autres, un catalogue banal de n règles sans exceptions a été remplacé par un catalogue de $n-m$ règles avec m exceptions.

*

Il n'est pas évident que, les notions de 'règle' n'étant pas identiques dans les deux catalogues, le nouveau catalogue soit une prouesse en matière de 'formalisation', car l'application n'en est pas immédiate : les commandes conditionnelles simples « *si...* » y sont remplacées par des commandes conditionnelles doubles du type « *si... et si...* ». En soi, la multiplication des exceptions ne prouve pas la pertinence de l'abstraction.

En faisant appel à la désambiguïsation prophylactique, la réforme de l'usage de la virgule faisait évidemment le bon choix. Mais en laissant à chacun l'appréciation du gain éventuel en matière de clarté de l'articulation, elle ne prenait pas le bon chemin. Comme on ne peut pas toujours préjuger des capacités de déchiffrement du lecteur — directement humain, spécialiste averti ou profane curieux, ou programmé, c'est-à-dire indirectement humain — une notation moins sélective des prosodèmes et partant des contenus de pensée communiqués serait préférable, surtout — *caeterum censeo* — si l'on ne veut pas décourager les partenaires étrangers, notamment les Européens non germanophones.

*

Cette incidence rappelle que la réforme de l'orthographe n'est pas une entreprise de linguistique générale, mais bien une opération de linguistique appliquée : comment obtenir que « les mots éclairent mieux les mots », et en plus de circonstances, hors frontières et par le truchement des mémoires et des ordinateurs électroniques ?

*

Parmi les évidences qui ont inspiré et fait évoluer les écoles linguistiques modernes depuis deux siècles, la primauté de l'oralité impressionna particulièrement les observateurs attachés à l'évolution des systèmes. Pour un diachronicien savant, l'écriture devenait une sorte de pis-aller qu'on ne pouvait cependant pas trop négliger, ne fût-ce qu'en raison de son influence sur la prononciation, mais finalement secondaire, en tout cas surestimée. Un historien de la littérature — surtout s'il est lui-même un homme de lettres — n'en dirait évidemment pas autant.

Le développement contemporain des techniques audio-visuelles, 'postmoderne', est en passe d'affecter le rapport culturel entre l'écrit et l'oral. Le désintéressement des grammairiens pour la stylistique et la méfiance avec laquelle les stylisticiens

abordent la rhétorique semble également pâtir d'une insuffisance d'observation : l'écrit obéit à des lois propres et ne se réduit pas impunément à une notation musicale ; inversement, l'oral n'est plus condamné à l'évanescence immédiate : le discours spontané est devenu reproductible, et l'écrit doit devenir facilement analysable. Cette nouvelle donne tient de toute évidence à des progrès techniques récents, en cours, ou déjà largement entamés. Cette distribution inédite des rôles permet d'estimer — et d'espérer — que les rares et timides modifications introduites dans l'orthographe 'officielle' des pays germanophones stabiliseront les choses avant un second armistice de Cent Ans.

*

Quiconque se méfie des euphémismes sait que tout changement ne mérite pas le titre de réforme. Le dictionnaire nous rappelle d'ailleurs à l'ironie : réformer un fantassin, un cheval de course ou une imprimante n'implique guère de progrès. Rendre plus difficile à la fois l'apprentissage et la programmation, c'est, si l'on suit les dictionnaires, mettre l'orthographe allemande dans un bel état (l'ironie de *verschlimmbessern* évoque le pavé de l'ours de la fable). Les pédagogues, dont l'influence paraît prépondérante dans ladite commission, semblent s'être davantage intéressés à l'allègement des droits de péage qu'à la fluidité de la circulation ; l'analyse statistique des fautes de dictée semble les avoir détournés de l'évaluation de la rentabilité effective, concrète et pratique de ces règles d'*écriture* que leur finalité devrait faire appeler règles de *lecture*. On observera cependant que l'inversion de la finalité entre l'École et la Vie ne paraît pas avoir été conséquente, car même dans l'apprentissage de la langue maternelle, l'entraînement à la *lecture* continue de souffrir de la priorité systématique accordée à l'apprentissage de l'*écriture*.

Dans l'apprentissage de la langue étrangère, ici « DaF », *Deutsch als Fremdsprache*, perspective considérée à tort comme négligeable dans une politique linguistique ouverte sur l'Europe, le juste équilibre doit respecter la disproportion entre les comportements de la lecture et de l'écriture, 99 % contre 1 %, dans la vie réelle. En exagérant à peine, les didacticiens de DaF pourraient confier à l'initiation à l'écriture un rôle médiateur dans l'acquisition de la lecture. L'engouement, certes compréhensible, pour les « méthodes actives », semble avoir détourné l'ensemble du système scolaire, para — et périscolaire du fait que la lecture est un exercice beaucoup plus actif que passif, voire de l'évidence que dans la production active dite spontanée, la prépondérance des modèles favorise la reproduction, donc, forcément, une espèce particulière de passivité.

La relativisation de slogans plus idéologiques que psycho-physiologiques invite à ne plus opposer ainsi activité et passivité, à ne plus faire comme si le trajet de l'œil au cerveau passait par l'oreille et comme si la main devait commander au lieu d'obéir. Si les « autorités » s'avisent de trancher sans attendre l'avènement d'un climat de sérénité plus propice au consensus, la critique réfléchie du système graphématique demeurerait indispensable.

Pour la même raison, il serait peu raisonnable de classer le dossier des notations diacritiques pour la simple raison que la revendication partisane de la suppression de la majuscule spécifiquement allemande s'est heurtée à une fin de non-recevoir. En effet, l'examen de ce marquage du substantif a permis d'étudier dans le détail la manière dont certains mots éclairent d'autres mots. Pourquoi le grammairien ne ferait-il pas comme le stratège, lequel nourrit sa réflexion en jouant des batailles, qu'elles fussent au demeurant gagnées ou perdues ? En l'occurrence, ce qui était considéré dès l'automne 93 comme une cause perdue, semble ne plus l'être à peine trois ans plus tard.

A l'avenir, la levée de la polysémie de graphèmes — rupture et soudure — au bénéfice de différences marquées par les prosodèmes devrait trouver meilleure place dans des propositions de réforme — d'amélioration — de l'orthographe, car en dépit d'interprétations trop hâtives, le 'vrai débat' (comment améliorer en profondeur et en ampleur un système forcément très complexe ?) a souvent été occulté par des recrudescences de la sempiternelle Querelle des anciens et des modernes, du camp soi-disant conservateur et du camp soi-disant progressiste. De ce point de vue, le fait que le procès de la majuscule allemande se trouve pour ainsi dire classé, sans doute pour longtemps, permettait de dépassionner l'enjeu. La réflexion eût suivi le même cours si la commission des experts d'abord et à sa suite les conseils des ministres avaient suivi les suggestions d'une minorité assez forte, qui proposaient aux pays germanophones de s'aligner sur le Danemark, lequel, pour des raisons somme toute particulières a renoncé à la majuscule dite allemande après la dernière guerre.

En raccourcissant les procédures de 'décodage' tantôt des fonctions à partir des lexèmes et tantôt des lexèmes à partir des fonctions, la majuscule allemande n'est en effet pas seulement « *fremdenfreundlich* », mais « *leserfreundlich* ». Elle permet une lecture relativement rapide, notamment le survol intermittent. Elle est même « *lernerfreundlich* », car même le lecteur germanophone est loin de connaître la masse croissante des termes techniques, qui avoisine le million.

Il existe cependant dans la pratique une marge d'incertitude, « *Grauzone* », qui alimente doublement la discussion publique.

Les humoristes se plaisent à interpeller les humanistes : Quoi ? « *radfahren* » en un mot, et « *Auto fahren* » en deux, selon que le véhicule compte deux ou quatre roues ? Les datations ont beau montrer que dans le premier cas, le composé verbal était dérivé d'un composé nominal, à ligature immédiate, tandis que dans le second cas, il s'agissait d'une quasi-locution verbale, *in statu nascendi* (comme en français 'faire mouche ou 'mettre fin') et à laquelle la ligature n'apporte rien dans la mesure même où elle n'aurait rien de diacritique ('*Teppich klopfen*' dénomme la même activité que '*teppichklopfen*', et sa signification (et le prosodème) de '*haltmachen*' ne diffère pas de celui de '*Halt machen*'. Comme il s'agit de cooccurrences à la fois peu nombreuses et fréquentes, la régulation de l'usage serait plutôt à saluer.

La seconde difficulté se prête plus difficilement à la convention dans la mesure où il ne s'agit pas d'anciens, mais pour ainsi dire de futurs substantifs, de mots dont on ne se demande pas s'ils gardent une allure de substantifs, mais s'ils la prennent : les *si* qui permettent de mettre Paris en bouteille *ohne Wenn und Aber*.

Tout traducteur sait rendre la différence de sens entre « *dieser Lebemann von Schwönwetterphilosoph fühlte sich im allgemeinen recht wohl* » (lire : quand rien ne venait troubler sa sérénité) et « *eigentlich fühlte sich der Neuplatoniker nur noch im Allgemeinen wohl* » (lire : dans le ciel des universaux). Se trompe-t-on en apercevant quelque analogie entre cette opposition de l'adverbial et du <Substantival> et l'opposition du pronominal commun et du pronominal <Propre> dans « *in jedem den andern suchen* », qui décrit le désarroi ou la distraction, et « *in jedem den Andern suchen* », qui dépeint la mystique du sage ?

Du point de vue de la pensée, la substantivation n'est pas le symétrique de la désubstantivation. La différence entre les deux mutations lexématiques tient sans doute à la mise en évidence d'une opposition. La majuscule n'est donc essentiellement 'Satzzeichen' ni dans « *im Allgemeinen* » ni dans « *den Anderen* ».

Selon que le mot prend ou non une majuscule, on sait — sauf s'il s'agit du début d'une phrase ou d'une appellation propre — qu'il s'agit d'un nom ou, généralement, d'un verbe ou d'un adjectif. En tout état de cause, sans une telle signalisation, deux termes *x* et *y* pourraient être pris pour *a n* ou pour *n v*. La notion canonique actuelle, *x Y*, ou *X y*, permet d'identifier les séquences *a N*, ou *N v*. Ce cas de figure est certes, trivial, mais il invite à examiner, dans un cours ultérieur, comment des termes différents, par exemple des composants, peuvent s'éclairer réciproquement, lorsque chacun est susceptible de plusieurs acceptions, p.ex. dans *Zeughaus, Punkthaus, Berichthaus, Sternfahrt, Höllenfahrt, Streifenfahrt* ou *Prüfungsfahrt*. Le problème est analogue pour d'autres cooccurrences : *gerade Ordnung, leise Schimmer, scharfe Gedanken*. L'identification ne procède pas seulement du *determinans* vers le *determinatum*. Le cheminement inverse est souvent patent, p.ex. dans *nasse Ferien* ou *schwache Ahnung*. Par quel ajustement réciproque comprendre l'éclairage mutuel de *Sprüche klopfen* ou de *Maschinen bauen* ? Et pourquoi réduire les ambiguïtés virtuelles au rapprochement de seulement deux mots dotés chacun de seulement deux significations ?

*

Les expressions hypercomposées se désambigüisent parfois par des procédures 'calculées' — même si elles se calculent si vite, chez celui qui sait, qu'elles paraissent spontanées — dont la programmation suppose l'éclairage général de toute une région de l'univers sémantique, ce qui semble indiquer que souvent, pour qu'un mot donné puisse en éclairer un autre, il lui faut non seulement exploiter l'élan « occasionnel » du contexte et le triage « probabiliste » du contexte, mais disposer largement de l'encyclopédie virtuelle que constituent les savoirs langagier et mondain réunis, ce que *devait* — au deux sens du mot — confirmer le second cours.

*

Celui-ci, plus philosophique et moins abondant, reprenait certes une question déjà classique chez Montaigne et Kleist sur la nécessité et la possibilité d'achever des phrases, c'est-à-dire d'imposer ou de fournir à la pensée... quoi au juste ? une rampe de lancement, un garde-fou, un thermostat, un volant ? Mais en même temps il prolongeait les réflexions antérieures sur la phylogénèse et l'ontogénèse des réseaux sémantiques.

*

« *La pensée vient-elle en parlant ?* » Pour dissiper le risque d'une lecture humoristique, il suffit de lire cette question en creux en songeant à l'expérience commune qui consiste à perdre le fil et aux procédés plus ou moins éprouvés qui permettent de le retrouver : « *la pensée part-elle en parlant ?* »

Dans l'intervalle interviennent le calcul, autant la stratégie que la tactique, la mémorisation, la comparaison avec l'acquis, la mise en réserve, le jugement, et toutes les fonctions mentales qu'évoquent les commandes du traitement de texte (effacer, sauvegarder, rechercher, remplacer et autres récupérer et commuter) sans compter l'appréciation des réactions escomptées ou redoutées de l'auditeur, du lecteur, voire du jury.

L'interaction la plus indispensable, mais aussi la plus malaisée à préciser, met en jeu le discours *ponctuel*, ou plutôt *linéaire*, que l'on est en train de produire, et le *savoir total* — opinions comprises — que l'on porte en soi et dont certaines régions sont traversées par les voies que l'on est en train de frayer, ou de déblayer. En attendant des approches cognitivistes expérimentales reproductibles et donc fiables, on ne peut se passer d'épithètes telles que 'subconscient' et 'inconscient', d'autant plus que la topographie sémantique dépasse les fictions organisatrices. Telle pensée met parfois en évidence des contradictions ou des confirmations très lointaines. Parfois elle se heurte aussi à des obstacles qu'on n'aurait pas imaginés si près.

*

La réflexion sur la manière dont la lancée de la parole suscite et infléchit parfois la parole spontanée, ou la modifie, au fur et à mesure, sous prétexte de la corriger, invitait finalement à examiner dans un cours prochain, quelques-uns des stratagèmes par lesquels la langue — de bois ou de velours — pesait elle-même sur la parole, justement « *en faisant partir la pensée* ».

*

La moitié de l'enseignement s'étant déroulée *extra muros*, à savoir à Angers, Lille et Nancy, à Graz, à Bamberg, Bonn, Frankfurt, Tübingen et Würzburg, il parut indiqué tantôt de n'examiner qu'un détail, à la manière d'une note développée, et tantôt de s'attacher aux relations qu'entretiennent entre eux les deux cours de l'année, voués plus particulièrement, on vient de le voir, l'un à la *grammaire* et l'autre à la *pensée*.

En complément du résumé d'ensemble fourni ci-dessus, quelques brèves indications consigneront pour terminer les interrogations, préoccupations et thèses de ces neuf leçons de deux ou/et quatre heures.

Les leçons de Tübingen et de Würzburg avaient l'ambition d'élucider à la fois l'ambiguïté 'formelle' ou 'théorique' de l'usage de la virgule allemande et les mécanismes aussi divers que parfois subtils de réduction 'matérielle' ou 'pratique' de cette ambiguïté. Cela fut fait à partir d'abord de l'excellente traduction française de récits de Kafka par Jean-Jacques Briu (*Récits posthumes 1917-1922*, bilingue, La TILV, éditeur, 1996), puis du texte original du récit autobiographique « Würzburg » de Robert Walser (*Poetenleben*, Suhrkamp, 1967). Il s'agissait essentiellement de comparer le statut des déterminations intégrées et celui des informations supplémentaires. L'indépendance relative des appositions avait également donné lieu, en partie à Lille et en partie à Bonn, à la réflexion sur la constitution du sens (des 'subordonnées') en dehors de l'assertion et sur la nécessité de dissocier les actes d'asserter (et d'interroger) des filins de la relation phématique que sont les modalités ontiques, logiques, épistémiques, sociales et affectives.

*

Dans les deux perspectives, celle de l'éclairage réciproque des mots et celle de la course des phrases, les propriétés statutaires du thématique (perception et/ou réminiscence), du rhématique (secteur d'un réseau conceptuel bien organisé) et du phématique (tribunal d'instance du jugement) ne s'effacent pas en se mêlant. Ce fut l'enjeu de la leçon d'Angers, qui s'est attachée à montrer que trois phénomènes liés chacun à sa manière au Temps n'avaient rien d'homogène : les dates phématiques des événements, thématiques, les rythmes des durées, rhématiques, et l'horloge héraclitique des actes de parole.

*

Les leçons de Graz et de Nancy devaient vérifier l'adéquation de théories volontiers simplificatrices eu égard aux degrés de complexité des enchevêtrements, qu'il s'agisse de l'interprétation des données ou de la définition de nouvelles règles, dans les deux cas « en allant au charbon », c'est-à-dire en traquant des implications supposées fondées telles que les postulats implicites de la syntaxe alomodiste allemande issue, au XVIII^e siècle, de la projection mécanique de dispositions françaises sur la phrase allemande.

*

La question posée à Francfort à propos de la proximité relative de l'écrit et de l'oral par rapport à la pensée mettait en évidence le recouplement des deux sujets de l'année.

Les nouveaux modes de cohabitation et de coopération de l'écrit et de l'oral, dans le choix des mots, la conduite plus ou moins spontanée du discours et la

publicité des débats, modifient sensiblement le profil d'équilibre entre l'invention et la critique.

Sans remettre en cause la typologie déjà classique qui distingue l'oral parlé (improvisé), l'oral écrit (dicté), l'écrit parlé (lu) et l'écrit écrit (revu et corrigé), la nouvelle donne invite à reconsidérer les profils spécifiques des prosodèmes et des graphèmes, et, sans doute, à réfléchir aux conditions d'amélioration de la ponctuation.

*

Le dernier sujet de l'année, abordé à Bamberg, à savoir l'autonomie et l'isonomie des deux systèmes qui composent pour l'essentiel la langue allemande, le germanique et le gréco-latin, ne manquait pas lui non plus d'incidences orthographiques. En voulant 'germaniser' certains mots 'étrangers' par exemple en prescrivant **Packet* pour *Paket* et en privant les acceptions populaires de *th* et de *ph* tout en conservant cette notation aux termes techniques (cent fois plus nombreux que les premiers), on ne ferait que brouiller quelques pistes et priver quelques signifiés de leurs signifiants. Les deux systèmes sont phonétiquement autonomes, car les conséquences de la place de l'accent tonique sont nettes et presque sans bavures. Cependant, et c'est ce trait qui assure à la néologie allemande sa vitalité, les deux systèmes, le germanique et le gréco-latin sont également centripètes.

Cette isonomie assure une production si naturelle que la distinction scolaire entre « *Wortlehre* » et « *Satzlehre* » obscurcirait plutôt la continuité entre le régime intérieur (composés) et le régime extérieur (groupes). Quel que soit le système auquel appartiennent les formants — les suffixes s'avérant plus jaloux d'homogénéité que les préfixes —, une même loi régit les différents niveaux : dans « *Ausnahmen aufzählen* », /*aus/* et /*auf/* se placent devant /*nehm-/* et /*zähl-/* comme /*Ausnahmen/* devant /*Aufzählen/*.

En exagérant à peine, on peut dire que l'allemand forme ses mots aussi facilement que ses phrases. La communauté scientifique germanophone ne comprendrait ni le rôle ni l'autorité de commissions chargées de contrôler la qualité de la terminologie, car l'isonomie de ces deux sous-systèmes autonomes exclut en principe tout dérapage. La métaphore physique du <fractal> permet de mettre en évidence une difficulté interne du français, où la coexistence de composés centripètes et de groupes centrifuges rend la néologie relativement artificielle, justifiant ainsi le pouvoir de censure et la mission 'ortholexicale' d'instances terminologiques dans les différents ministères concernés. En effet, /*réviser un manuscrit/* et /*hypothèses inédites/* ont, comme /*énumérer des exceptions/*, une structure d'ensemble centrifuge, mais les composés qu'ils associent gardent leur marque d'origine, la structure centripète.

Ainsi, en forçant à peine les traits, on pourrait dire que les deux systèmes qui forment le français, ses atomes et ses molécules si l'on veut, ne sont ni isonomes ni autonomes. Aux inconvénients de l'*afractalité* — cet exemple ne prouve-t-il

pas le bien-fondé de la thèse ? — du français font pièce ces avantages non négligeables que sont les réticences, voire les allergies salutaires des gardiens de la langue. La fonction créant l'organe, on comprend mieux pourquoi l'espace germanophone ne ressent pas le besoin d'une Académie de la langue, car tout mot correctement formé y est vraiment un mot, et même — tant pis pour les menaces d'inflation qui pèsent de ce fait sur les sciences humaines — un mot parfaitement naturel et tout à fait honnête, à quelque sous-système qu'il appartienne.